

François Beets • Michel Dupuis • Michel Weber
Alfred North Whitehead
De l'algèbre universelle à la théologie naturelle

chromatiques whiteheadiennes

Directeur: Michel Weber

Volume 2

François Beets • Michel Dupuis • Michel Weber

Alfred North Whitehead De l'algèbre universelle à la théologie naturelle

Actes des Journées d'étude internationales tenues
à l'Université de Liège les 11-12-13 octobre 2001



ontos



verlag

Frankfurt • Lancaster

Bibliographic information published by Die Deutsche Bibliothek
Die Deutsche Bibliothek lists this publication in the Deutsche Nationalbibliographie;
detailed bibliographic data is available in the Internet at <http://dnb.ddb.de>



North and South America by
Transaction Books
Rutgers University
Piscataway, NJ 08854-8042
trans@transactionpub.com



United Kingdom, Ire Iceland, Turkey, Malta, Portugal by
Gazelle Books Services Limited
White Cross Mills
Hightown
LANCASTER, LA1 4XS
sales@gazellebooks.co.uk

Ouvrage publié avec le soutien du Fonds
National de la Recherche Scientifique

©2004 ontos verlag
P.O. Box 15 41, D-63133 Heusenstamm
www.ontosverlag.com

ISBN 3-937202-64-1

2004

No part of this book may be reproduced, stored in retrieval systems or transmitted
in any form or by any means, electronic, mechanical, photocopying, microfilming, recording or otherwise
without written permission from the Publisher, with the exception of any material supplied specifically for the
purpose of being entered and executed on a computer system, for exclusive use of the purchaser of the work

Printed on acid-free paper
ISO-Norm 970-6

Printed in Germany.

“ Chromatiques whiteheadiennes ”

La pensée du philosophe et mathématicien britannique Alfred North Whitehead (1861-1947) connaît un regain d'intérêt autant chez les philosophes anglo-saxons que chez les philosophes continentaux. Les contributions isolées sur les recherches logiques et mathématiques, sur les recherches épistémologiques et la philosophie de la nature, ou encore sur la métaphysique et le rôle des idées théologiques de cet auteur se multiplient. Il a semblé aux coordinateurs des “ Chromatiques whiteheadiennes ” — Michel Weber (Université catholique de Louvain) et Pierre Rodrigo (Université de Bourgogne) — que le temps est mûr pour un développement en série de réunions internationales francophones dévolues à l'ensemble de ses positions philosophiques et à leur évolution.

Le réseau “ Chromatiques whiteheadiennes ” a en conséquence pour objectif premier de fédérer les recherches sur les différents aspects, nuances et implications de la pensée de A. N. Whitehead. Si ses activités sont de facto ancrées dans l'horizon culturel francophone, elles n'en demeurent pas moins ouvertes, d'une part, au dialogue international (comme en témoigne la place qui est réservée aux communications en langue anglaise lors de nos réunions scientifiques) ; et d'autre part à des contributions, d'origine philosophique diverse, portant sur le concept de processus. À l'heure actuelle, deux types de réunions internationales sont programmées : des journées d'étude bilingues (Liège 2001, Louvain-la-Neuve 2003, Saint Jodard 2005, Nantes 2005, Nice 2006) et des séminaires de recherches en français qui assurent la continuité des contacts scientifiques entre chercheurs plus régulièrement que ne peuvent le faire les colloques. Ces séminaires sont le fruit d'une collaboration avec l'équipe “ Philosophies de l'expérience ” du Département de philosophie de l'Université de Nantes. Accueillis depuis 2002 par le Centre d'Études sur le Pragmatisme et la Philosophie Analytique, Université Paris 1 Panthéon Sorbonne-École Doctorale, ils ont pour but premier de mettre en contact les doctorants whiteheadiens et d'offrir un lieu de dialogue entre ceux-ci et chercheurs expérimentés.

La collection “ Chromatiques whiteheadiennes ” est, à titre principal, l'organe des différentes activités promues par le réseau : elle accueille les Actes des journées d'étude et l'Annuaire qui publie, entre autre, le compte-rendu des séminaires les plus marquants. À titre secondaire, elle publie les monographies et ouvrages collectifs qui se veulent être le vecteur de la pensée du processus en francophonie, et ce tout spécialement lorsqu'elles promeuvent un dialogue interdisciplinaire.

M.W.

Sommaire

I. Logique et philosophie des mathématiques.....	p. 13
II. Philosophie des sciences de la nature et philosophie de la nature.....	p. 125
III. Métaphysique.....	p. 215
IV. Théologie naturelle.....	p. 267
V. Ouvertures phénoménologiques.....	p. 309

Introduction

Après les travaux pionniers, au début des années trente, de Philippe Devaux (Liège) et de Jean Wahl (Sorbonne), les recherches whiteheadiennes n'ont pas cessé sur le vieux continent, mais le philosophe britannique n'est toujours connu que de façon confidentielle en Europe francophone. Certes, la pensée de Whitehead s'est constituée en un faisceau de trajectoires complexes dont l'unité semble paradoxale à certains ; mais cette unité s'impose pourtant à ceux qui entrent en sympathie avec la ferveur épistémologique de l'auteur. Une remarquable richesse conceptuelle — parcourant des domaines aussi variés que le logique, l'épistémologique, l'ontologique et le théologique — se découvre alors dans la succession des trois époques “ canoniques ” (Cambridge, Londres, et Harvard).

Les premières journées “ Chromatiques ” se sont données pour objectif de faciliter une réflexion globale sur la trajectoire philosophique whiteheadienne. Afin de mener le lecteur au cœur de l'ontologie organique de l'époque de Harvard, il est en effet urgent d'élucider Whitehead à partir de lui-même, de montrer — sans être victime d'une “ illusion rétrospective ” — la continuité qui s'atteste dans un développement idéal qui exploite cependant quelques notables “ changements d'amure ”. Les contributions au colloque, placées sous le signe du commerce avec les textes eux-mêmes, furent traversées par une double tension : d'une part, l'éclaircissement systématique d'un aspect technique d'une des époques spéculatives de l'auteur ; d'autre part, la mise en horizon de ce questionnement ponctuel à l'aide d'une perspective globale sur le cheminement spéculatif whiteheadien.

Fr.B., M.D., M.W.

Première partie

Logique
et philosophie des
mathématiques

Le Leurre du dictionnaire parfait François Beets (Liège)

Il y a une présupposition persistante qui stérilise la pensée philosophique. C'est la croyance, la croyance très naturelle, que l'humanité a consciemment engrangé toutes les idées fondamentales qui sont applicables à son expérience. De plus on considère que le langage humain, en mots isolés ou en phrases, exprime explicitement ces idées. J'appellerai cette présupposition le leurre du dictionnaire parfait. (MT, Épilogue, p. 235)¹

On ne garde souvent de Whitehead que le souvenir d'une collaboration et d'une citation. Souvenir d'un homme qui participa avec Russell à la rédaction de *Principia Mathematica*. Souvenir de cette citation trop fréquente et souvent faite de seconde main où il prétend que toute l'histoire de la philosophie se résume en des notes en bas de page à l'œuvre de Platon². Écrasé par l'ombre de Russell et de Wittgenstein, Whitehead reste un inconnu pour la plupart de nos contemporains, même philosophes. Mais parfois l'inconnu se mue mystère. C'est le moment précis où on a envie d'en savoir plus. Pour moi, c'est la fréquence des références à Whitehead sous la plume de Borges qui a opéré cette transmutation. Un Borges conquis par Whitehead... Non pas, comme le croit J.-P Bernès son éditeur dans la "Pléiade", par le Whitehead de *Process and Reality*, mais par celui d'un ouvrage plus tardif : *Modes of Thought*. Sans doute *Modes of Thought* n'est-il pas le seul ouvrage auquel Borges se réfère explicitement dans son œuvre. Mais c'est le seul dont le contenu affleure. Le seul peut-être qu'il ait lu.

Dans un article du 24 mars 1939³, Borges épingle ces quelques lignes de l'épilogue de *Modes of Thought* :

Une hypothèse persistante stérilise la pensée philosophique. C'est celle qui consiste à croire, très naturellement, que l'humanité possède toutes les

idées fondamentales applicables à son expérience. On voudrait même que ces idées aient trouvé leur expression explicite dans le langage humain, par des paroles ou des phrases. J'appelle ce postulat "le leurre du Dictionnaire parfait"⁴.

Cette traduction est moins littérale que celle citée en exergue. Borges traduit comme Borges. Et il est de plus traduit en français. Mais elle reste néanmoins suffisante pour éveiller l'intérêt et à nous pousser à prendre *Modes of Thought*, puis d'autres ouvrages pour comprendre ce que c'est que ce "leurre du dictionnaire parfait", ou plutôt la "fallace" du dictionnaire parfait⁵.

"Dictionnaire ?" L'expression est-elle bien choisie ? Il nous faut en tout cas remarquer que la présupposition décriée par Whitehead est triple : d'abord il y a cette croyance que nous possédons un appareil conceptuel capable d'interpréter les données de l'expérience. Ensuite celle que cet appareil conceptuel s'exprime avec exactitude dans des mots (c'est là seulement le *dictionnaire* parfait) mais aussi dans des phrases. La critique whiteheadienne s'articule donc à trois niveaux : conceptuel, terminologique et syntaxique. Le critère décisif étant ce réel dont nous faisons l'expérience et que nous tentons d'interpréter. Mais qu'est-ce que ce réel ? Whitehead s'en exprime dans les *Modes of Thought*, reprenant l'idée maîtresse de *Process and Reality* :

L'une des principales doctrines, développée dans ces leçons, est que l' "existence" (dans quelque sens que ce soit) ne peut pas être séparée du "processus" (MT 31)⁶.

Un exemple ? Toutes les choses, même celles que nous considérons *a priori* comme statiques ne le sont pas. Quoi de plus statique qu'une pierre ? C'est le paradigme de la fixité. Pourtant d'analyse en analyse la science montre que cette fixité n'est qu'illusion :

La pierre est maintenant conçue comme une société de molécules séparées en état d'agitation violente. Mais les concepts métaphysiques, qui tenaient à une erreur se rapportant à la pierre, furent alors appliqués aux molécules prises individuellement.. Chaque atome était toujours une matière maintenant son identité propre et ses attributs essentiels en toute portion du temps — fût-elle brève ou longue –, pourvu qu'il ne pérît point. La notion de la durée indifférenciée de substances comportant des attributs essentiels et des aventures accidentelles était encore en vigueur. Telle est la doctrine où s'enracine le matérialisme : la substance, ainsi conçue, est l'entité actuelle ultime. Mais le concept de matière s'est révélé aussi faux pour l'atome qu'il l'était pour la comme pour la pierre. L'atome n'est explicable que comme société d'activités rythmées selon des périodes définies (PR 78)⁷.

Ainsi l'avènement de la physique mathématique consacre-t-elle le mobilisme :

La physique mathématique traduit dans son langage propre la formule d'Héraclite : "Toute choses s'écoulent", qui devient alors : "Tout est vecteur" (PR 309)⁸.

Tel est donc le réel : flux, mouvement. Se posent alors des questions en cascade : disposons-nous de l'appareil conceptuel nécessaire pour appréhender ce réel dynamique ? Disposons-nous d'un langage qui nous permette d'interpréter l'expérience⁹ ? Et en toile de fond cette question lancinante : notre pensée peut-elle être indépendante de notre langage ? Dans le cas contraire notre appareil conceptuel ne serait-il pas paralysé par un langage déficient ?

La position de Whitehead sur ces questions est toute en nuances. D'une part nous avons quelque intuition de la nature ultime des choses — ceci indépendamment du langage et de ses catégories, nous devons y revenir. Une des preuves qu'il invoque à l'appui est le progrès de la science et notamment de la physique moderne. La métaphysique et la physique traditionnelles traitaient d'entités matérielles substantielles persistant dans le temps et se mouvant dans l'espace. La physique contemporaine, grâce à la notion d'événements conçus comme les composants ultimes de la réalité, substitue une réalité dynamique à ces entités¹⁰.

Mais l'intuition que nous pouvons avoir de la nature ultime des choses reste toujours fugace et incomplète. Whitehead affirme ainsi d'entrée dans *Process and Reality* que : "Les philosophes ne peuvent jamais espérer formuler définitivement ces principes métaphysiques premiers" (PR 4)¹¹. Pourquoi ? La nature des choses permet à notre intuition un certain accès à la réalité ultime : "Il n'y aucun principe premier qui ne puisse être saisi par un éclair d'intuition" (PR 4)¹². Pourtant, à en croire Whitehead, il y a une limite qui ne peut être dépassée. Celle-ci relève de notre appareil conceptuel : "[...] l'insuffisance de la pénétration imaginative interdit tout progrès sinon sous la forme d'une approche asymptotique d'un schème de principes seulement définissables en fonction de l'idéal qu'ils devraient satisfaire (PR 4)¹³".

Ainsi la finitude de notre appareil conceptuel ne nous permet pas d'appréhender pleinement le réel ultime. Seules certaines intuitions nous y donnent un accès partiel. Nous ne donc pouvons appréhender le réel que partiellement et par une démarche asymptotique. La raison en est simple. Immergés dans l'univers, nous sommes incapables d'avoir une intuition directe de la structure logique (à supposer qu'elle existe) qui s'étend à son

ensemble¹⁴. On voit combien le projet whiteheadien est éloigné de celui d'un Carnap ou d'un Hilbert.

Mais il est une seconde raison, peut-être plus grave, à cette limitation : la déficience du langage : “ La faiblesse de l'intuition et les insuffisances du langage y font inexorablement obstacle ” (PR 4)¹⁵. Une position qui n'est pas sans rappeler celle de Bacon, non pas tant celle — pessimiste — du Bacon dans le *De Augmentis*, mais celle du Bacon optimiste, celui de 1605, qui écrit le premier livre de philosophie en anglais, le *The Proficiency and Advancement of Learning Divine an Humane*, et croit encore que ce qui deviendront les *idoles de la place publique* peuvent être éradiquées par une méthode appropriée¹⁶. En effet, pour Whitehead, face à ces déficiences du langage s'esquisse une solution sur laquelle il nous faudra revenir : “ Les mots et les phrases doivent être élargis vers une généralité étrangère à leur usage ordinaire ” (PR 4)¹⁷. Il convient de situer ici Whitehead par rapport à ses prédécesseurs dans l'histoire de la philosophie anglo-saxonne. Bacon reprochait effectivement, en 1623, aux mots d'avoir été forgés à la proportion de l'entendement du vulgaire :

[...] en imposant ces noms on est obligé de les proportionner à l'intelligence du vulgaire, et de diviser les choses par des différences qu'il puisse saisir. Mais lorsqu'un esprit plus pénétrant ou un observateur plus exact veut les distinguer avec plus de précision, les mots s'y opposent à grand bruit [...]¹⁸.

Nul moyen d'en sortir. Telle n'est pas l'opinion de Whitehead. Il voudrait, quant à lui, que les “ éléments de langage ” soient “ stabilisés comme termes techniques ” mais le caractère technique de ces termes reste à la mesure de la déficience originelle du langage : “ [...] ils restent des métaphores appelant mutuellement pour un saut imaginaire ” (PR 4).

Ceci nous mène à la seconde question posée par la *fallace* du dictionnaire parfait : celle qui concerne le langage. La structure du langage naturel, celui dont nous héritons d'une longue histoire, est en effet considéré par Whitehead comme une entrave à notre connaissance. Mais il laisse aussi entendre qu'une certaine réforme est possible. Il nous suggère que “ Les mots et les expressions doivent être portés à un degré auquel des éléments du langage doivent être portés à un degré de généralité étranger à leur usage ordinaire [...] ” (PR 4)¹⁹. Et si cette réforme partielle permet aux éléments du langage de “ [...] voir leur sens se fixer en termes techniques (PR6)²⁰ ”. Les mots “ élargis ” restent des métaphores²¹.

Mais qu'est-ce que le langage ? Dans quelle mesure nous permet-il d'appréhender le réel ? Au livre I, chapitre 4 de *Léviathan* Hobbes

expliquait comment, après l'épisode de la tour de Babel, les différents langages sont nés de la nécessité et des besoins :

[...] les humains ayant ainsi été forcés de se disperser en plusieurs parties du monde, leurs besoins ont engendré par étapes la diversité des langues qui existent actuellement, de telle façon que la nécessité, cette mère de toutes les inventions, les enseigna aux humains et que, avec le temps, elles devinrent plus fécondes²².

Whitehead a une opinion différente. Pour lui, rien dans l'univers ne nécessite que l'*homo sapiens* puisse en parler. Certes, il bénéficie d'un concours de circonstances favorables : il possède un cerveau conceptuel, des cordes vocales, et d'un certain héritage culturel. Cela lui permet de balbutier. Quant à prétendre que quelques-uns de ces balbutiements puissent approcher la vérité (en tant qu'adéquation au réel), c'est une autre question²³. Celle de savoir comment les cris de la forêt et de la montagne corrompus et compliqués par des singes anthropoïdes, pourraient appréhender ou exprimer la réalité²⁴ ? Étant donné cette origine, il ne peut qu'y avoir une inadéquation du langage au réel. Cela enlève-t-il pour autant tout caractère positif au langage ?

Non. Pour trois raisons. Le langage est d'abord considéré comme dépositaire de l'expérience humaine²⁵. (Dans le texte cité en exergue Whitehead souligne que *l'humanité y a engrangé certaines idées fondamentales qui sont applicables à son expérience*. Certes le contexte de la citation est celui d'une *fallace*, mais ce n'est pas sur ce point précis que notre auteur marque sa désapprobation). Le langage est ainsi d'un grand recours dans le processus de mémorisation. Mais aussi dans celui de communication de la pensée²⁶. Et surtout, c'est grâce à ses fonctions abstractives que la pensée humaine a pu atteindre son niveau actuel de développement²⁷. Mais quel est dès lors le rapport entre le langage et la pensée ? Le langage peut-il être identifié à la pensée comme le soutiennent, à l'époque de Whitehead les béhavioristes ? Selon A.-H. Johnson, Whitehead donne sur ce point trois arguments qui prouvent par l'absurde qu'il y a une pensée pré-linguistique. Prenons d'abord l'hypothèse que le langage est identique à la pensée ; il s'ensuit que la traduction d'un langage à l'autre est impossible : une phrase en français correspond à une pensée. Une phrase en anglais (que nous supposerons exprimer la même pensée) est une phrase différente, et donc, une pensée différente. Toute traduction devrait donc être impossible.

Le deuxième argument est celui du mot sur la langue. Lorsque quelqu'un essaye de trouver un mot pour exprimer une idée, il se trouve

dans une situation qui devrait être impossible si les idées *étaient* des mots ou des activités symboliques.

Enfin, Whitehead observe qu'un ensemble de mots peut symboliser un large ensemble de propositions différentes²⁸. L'idée d'une grande vallée n'évoque pas la même chose pour un citoyen suisse que pour un habitant du Colorado.

Le langage n'est donc pas la pensée. Mais cela ne l'empêche nullement de nous fournir une faculté d'abstraction. Ici encore Whitehead rejoint Hobbes qui distingue, comme premier des "usages spécifiques de la parole", le fait de

[...] fixer ce que la réflexion nous a appris ce que la réflexion nous a permis de discerner être la cause d'une chose quelconque, présente ou passée, et ce que nous discernons pouvoir être produit ou effectué par des choses présentes ou passées, en un mot l'acquisition des arts²⁹.

Mais là où le bât blesse, là où Whitehead se sépare de l'optimisme de Hobbes, c'est que, selon lui, cette fonction abstractive que nous donne le langage est biaisée. N'a-t-il pas, en effet, été développé non pour nous référer de façon appropriée à des faits évidents, mais pour résoudre des problèmes pratiques. C'est simplement une méthode utile pour la vie quotidienne. Reprenant l'idée de Bacon, Whitehead nous dit qu'il a été fait pour la place du marché.

Mais avec quelles conséquences ? La relation inséparable entre le langage "naturel" et les "catégories" par lesquelles nous appréhendons le réel est un caractère saillant de toute la philosophie traditionnelle européenne — en fait, l'un des caractères qui font que cette philosophie possède une tradition continue. Le schéma catégoriel d'Aristote utilise le langage comme clef des catégories et, bien que ce soit spécifiquement le grec qui servi de référence, la supposition sous-jacente est celle d'un langage universel implicite dans toutes les langues particulières...

Nous savons donc maintenant, sur de telles suppositions, comment, à partir de la structure du langage "naturel", le schéma catégoriel de la philosophie traditionnelle a été construit. Et Urban de souligner à raison que Whitehead souscrirait au point de vue de Bergson :

Qu'il s'agisse de mouvement qualitatif ou de mouvement évolutif ou de mouvement extensif, l'esprit s'arrange pour prendre des vues stables sur l'instabilité. Et il aboutit ainsi, comme nous venons de le montrer, à trois espèces de représentation : 1° les qualités, 2° les formes ou essences, 3° les actes. A ces trois manières de voir correspondent trois catégories de mots : les *adjectifs*, les *substantifs* et les *verbes*, qui sont les éléments primordiaux du langage. Adjectifs et substantifs symbolisent donc des *états*. Mais le

verbe lui-même, si l'on s'en tient à la partie éclairée de la représentation qu'il évoque, n'exprime guère autre chose³⁰.

Ainsi pour Whitehead, comme pour Bergson, le langage "naturel" est inadéquat pour exprimer la réalité. "[...] le langage de la littérature, nous dit-il, échoue précisément à exprimer dans une forme explicite les généralités les plus grandes — ces généralités mêmes que la métaphysique cherche exprimer" (PR 11)³¹. La métaphysique s'occupe de ces notions qui sont pertinentes pour les aspects les plus généraux de l'expérience. Le langage ordinaire a été, cependant, fait pour traiter des particuliers. Ainsi, pour lui "[...] la philosophie transforme-t-elle le langage de la même manière qu'une science physique transforme des appareils préexistants" (PR 11)³².

Pourquoi cette inadéquation ? Le langage naturel a été fait pour traiter du statique et ne peut pas appréhender le dynamique ; il n'est pas "moulé sur la réalité." D'où la conclusion commune de Bergson et de Whitehead : nous devons renoncer à exprimer la réalité dans des symboles linguistiques communs. Bergson privilégiant ici un langage poétique. Seul celui-ci est, en effet, censé nous conduire à ce point où nous pouvons intuitionner directement cette durée qui échappe au langage "commun"³³.

Mais Whitehead n'est pas Bergson. Et, s'il suit en partie son collègue français, il entend ajouter un correctif qui permette de contrôler les éventuelles dérives du langage poétique, ce moment où la métaphore devient trompeuse. Ce correctif consiste en une réforme du langage grâce à la nouvelle logique, celle, inaugurée par Frege, et à laquelle il a contribué avec Russell. Cette nouvelle logique nous apprend que le langage "naturel", et la logique "naturelle"³⁴ qui en est dérivée, déforme la réalité et doit être abandonnée et que l'on doit y préférer des symboles non-linguistiques. L'idéal étant une description mathématique qui ne serait sujette à aucune exigence de retraduction dans le langage "naturel" du sens "commun". A en croire W. MAYS³⁵, Whitehead considérait que la méthode algébrique, ou plutôt la logique symbolique, "concrétise la plus grande découverte pour le remède partiel du langage défectueux"³⁶. L'algèbre et la logique symbolique tentent en effet de saisir dans leurs structures écrites le modèle conceptuel dont le philosophe cherche à rendre compte. Loin du langage quotidien — formé pour traiter des choses ordinaires de la vie et donc déficitaire au point de vue des généralités — le langage algébrique et celui de la logique symbolique nous permettent de représenter au plus prêt ce que la métaphysique cherche à dégager dans l'expérience.

Pour Whitehead ainsi, comme pour Bergson, si le langage ordinaire nous donne bel et bien un instrument utile pour les buts pratiques de la vie, il ne peut par sa nature même appréhender le caractère dynamique des événements. Bien avant l'article célèbre de Benveniste³⁷, Whitehead fait remonter cette propension à s'appuyer sur le langage ordinaire comme critère ontologique aux Grecs, montrant que la confiance excessive dans les formes commune du langage a vicié la philosophie et la physique des Grecs aussi bien que celle du Moyen Âge ainsi que celle de beaucoup de nos contemporains. A l'appui il cite plus loin Mill³⁸ selon qui les Grecs croyaient que les classes d'objets faites pour eux par les phrases populaires de leur pays étaient naturelles et toutes les autres arbitraires et artificielles, et que en déterminant les notions attachées au langage commun il prendraient connaissance des faits. (PR 12³⁹).

“ Toute la philosophie moderne, nous dit Whitehead, tourne autour de la difficulté de décrire le monde en termes de sujet et prédicat, substance et qualité, particulier et universel. Le résultat fait à chaque fois violence à l'expérience immédiate (PR 49)⁴⁰. ” Car l'utilisation de la notion de sujet et de prédicat dans le langage et la logique est “ une défense pragmatique tout à fait sensée [...]. Mais en métaphysique le concept est une pure erreur (PR 79)⁴¹. “ Cette erreur consiste à admettre implicitement la primauté de la notion statique de substance sur toute autre notion dynamique. Dans la tradition philosophique cette tentative a principalement suivi la ligne indiquée par Aristote dans son affirmation que “ la marque la plus distinctive de la substance semble être que, bien que demeurant numériquement une et la même, elle est capable d'admettre des qualités contraires ” (*Cat.*, 4a10). C'est-à-dire, qu'une entité réelle est conçue comme demeurant immuable dans sa nature essentielle, alors même qu'elle subit des changements de qualité et de relation⁴².

Mais comment sortir de cette tradition ? Sur ce point Whitehead rejoint Spinoza. Un Spinoza légèrement revisité cependant :

La philosophie de l'organisme est étroitement apparentée au schème de pensée de Spinoza. Mais elle en diffère en ce qu'elle abandonne les formes de pensée sujet-prédicat ; elle n'admet pas le présupposé selon lequel une telle forme pourrait atteindre la caractérisation la plus ultime des faits. Il en résulte d'abord qu'on évite tout recours au concept de “ substance-qualité ” ; ensuite, qu'on remplace la description morphologique par celle de processus dynamique (PR 7)⁴³.

Ainsi faut-il commencer par rejeter l'idée même de la structure d'un “ sujet qualifié par un prédicat ”. Ce piège, tendu aux philosophes par la syntaxe du langage, nous fait tomber dans une nouvelle *fallace*, que Whitehead désigne, dès ses premiers écrits, comme la *fallace de la localisation simple*.

Elle réside dans la conception d'un monde fait d'objets indépendants, de substances, d'objets caractérisés par des qualités. Or, on le sait, Whitehead regarde la nature non comme une collection d'objets statiques mais comme un système d'événements ayant essentiellement le caractère du passage. En cela il rejoint sans doute l'ontologie de Berkeley pour lequel, d'accord avec la trop célèbre la formule *Être c'est percevoir* ou *être perçu* (ou *vouloir*), nos perceptions n'étant jamais identiques, la notion de substance matérielle en perd sa pertinence⁴⁴. Mais il se rapproche encore plus de la conception radicale de Hume pour lequel, puisque les perceptions (les seules entités réelles) n'existent qu'au moment où elles sont perçues, il est absurde de supposer que les objets continuent d'exister quand ils ne sont pas perçus... Ainsi la structure de ce système ne peut être exprimée précisément que par des relations entre termes multiples et non que par celle de sujet-prédicat⁴⁵.

Ce qui sous-tend les réflexions précédentes, c'est l'opposition parfois radicale de l'expérience et de l'expression : ce sont deux choses qui peuvent diverger totalement. Nous avons d'abord une connaissance par simple *acquaintance* et après une connaissance par *description*. La dernière, supposant le langage, fait violence à l'expérience. Qui pourrait, à partir de la seule description, repeindre *Le radeau de la Méduse* ou *Guernica* ? Le langage a été " fait pour tromper le philosophe ". Pour rendre compte de l'expérience pure il faut se débarrasser du langage commun et de ses symbolismes⁴⁶.

Ainsi la démarche philosophique à laquelle Whitehead tend asymptotiquement pourrait bien être cet équilibre impossible dont, selon V. Lowe⁴⁷, il nous parle dans ses derniers cours à Harvard (février ou mai 1937). Équilibre entre le piège de l'homme à la tête claire⁴⁸, qui estime que les questions pour lesquelles il n'y pas de place pour une " syntaxe logique du langage " précise sont dénuées de signification, et le piège opposé, celui du mystique ou de l'homme à la tête confuse, qui considère que tout ce qui peut être articulé est sans importance. Mais dans cet équilibre, le mysticisme l'emporte peut-être. Contre le dernier aphorisme du *Tractatus* — " Ce dont on ne peut parler il faut le taire " — Whitehead nous invite à chercher la vérité philosophique non pas dans ce que le langage explicite, mais dans ce qui reste dans le non-dit : " [...] la vérité philosophique doit être cherchée dans les présuppositions du langage plutôt que dans ses assertions explicites⁴⁹ ".

Notes

¹ La traduction reproduite ici est celle donnée dans le compte rendu que J.-L. Borges a fait de *Modes of Thought*, on la trouve à la page 1210 des œuvres complètes de Borges, éd. J.-P. Bernès, Paris, Gallimard, “Bibliothèque de la Pléiade”, 1993.

² “Le plus sûr, pour caractériser la tradition philosophique européenne en général, est de reconnaître qu’elle consiste en une succession d’apostilles à Platon” tr., p. 98. “The safest general characterisation of the European philosophical tradition is that it consists of a series of footnotes to Plato (PR63).” Je cite *Procès et réalité* d’après la traduction de D. Charles, M. Elie, M. Fuchs, J.-L. Gautero, D. Janicaud, R. Sasso et A. Villani, Paris, Gallimard, 1995. Mon édition anglaise est celle publiée chez Harper & Row, New York, 1960. La pagination indiquée dans le texte est celle de l’édition de David Ray Griffin et Donald W. Sherburne, New York/London, MacMillan, 1978.

³ L’article occupe les pages 1210 et 1211 des *Œuvres complètes*, I de Borges, éd. J.-P. Bernès, Paris, Gallimard, “Bibliothèque de la Pléiade”, 1993.

⁴ Nous traduisons.

⁵ Le terme *fallace* que l’on trouve sous la plume de Leibniz dans le résumé qu’il donne du texte de Locke dans les *Nouveaux Essais* (G.-W. Leibniz, *Nouveaux essais sur l’entendement humain*, éd. J. Brunschwig, Paris, GF, 1966, Livre IV, Chap. XVII, p. 424) me semble être le mieux approprié pour rendre le *fallacy* anglais. Remarquons néanmoins que le terme “fallace” n’apparaît pas dans la traduction revue et corrigée que M. Thurot donne de *L’essai sur l’entendement humain*, Paris, 1839.

⁶ Son avis n’a donc pas changé depuis *Process and Reality* où il affirmait que le réel auquel nous sommes confrontés est flux, changement : “‘Toutes les choses s’écoulent’ : parmi les généralités vagues, voici la première que l’on doive à une intuition humaine non encore systématisée, à peine analysée. [...] le flux des choses apparaît bien comme l’une des généralités ultimes autour desquelles devra se tisser notre système philosophique” (PR 208 ; trad. p. 339-340).

⁷ Tr. p. 154. “The stone is now conceived as a society of separate molecules in violent agitation. But the metaphysical concepts, which had their origin in a mistake about the stone, were now applied to the individual molecules. Each atom was still a stuff which retained its self-identity and its essential attributes in any portion of time – however short, and however long – provided that it did not perish. The notion of the undifferentiated endurance of substances with accidental adventure was still applied. This is the root doctrine of materialism : the substance, thus conceived, is the ultimate actual entity. But this materialistic concept has proved to be as mistaken for the atom as it was for the stone. The atom is only explicable as a society with activities involving rhythms with their definite periods.” (Cf. Donald W. Sherburne, *A Key to Whiteheads’ Process and Reality*, Macmillan, New York/London, 1966, p. 167.)

⁸ Tr. p. 479. “Mathematical physics translates the saying of Heraclitus, ‘All things flow’, into its own language. It becomes, All things are vectors.” (Cf. Donald W. Sherburne, *Op. Cit.*, p. 167)

⁹ Le problème fondamental qui nous a concerné est de savoir si le pur *process*, le pur dynamisme peut être rendu intelligible – ou encore peut être exprimé de façon intelligible dans un langage construit pour rendre compte du statique. (Cf. Wilbur M. Urban, ‘Whitehead’s philosophy of language and its relation to his metaphysics’, in P. A. Schlipp, *The Philosophy of Alfred North Whitehead*, New York, Tudor, 1956, p. 320.)

¹⁰ Cf. Id., *Ibid.*, p. 307.

¹¹ Tr. p. 47. “Philosophers can never hope finally to formulate these metaphysical first principles”.

¹² Tr. p. 47. “There is no first principle which is in itself unknowable, not to be captured by a flash of insight.”

¹³ Tr. p. 47. “[...] deficiency in imaginative penetration forbids progress in any other form other than that of an asymptotic approach to a scheme of principles, only definable in terms of the idea which they should satisfy.”

¹⁴ Cf. W. Mays, *The Philosophy of Whitehead*, London/New York, George Allen, Macmillan, 1959, p. 37.

¹⁵ Tr. p. 47. “Weakness of insight and deficiencies of language stand in the way inexorably.”

¹⁶ C’est dans la version latine du *De dignitate et Augmentis scientiarum* de 1623 qu’apparaissent les “idoles” ou “fantômes” dont Bacon précise qu’ils ne peuvent jamais être éradiqués (on ne peut, selon lui, abjurer et se débarrasser que des seuls “fantômes de théâtre” (*Œuvres de Bacon*, trad. F. Riaux, première série, *De la Dignité et de l’Accroissement des Sciences*, Paris, 1843, p. 252. Dans son premier ouvrage Bacon nous incite “d’imiter la sagesse des mathématiciens” ce qui a, selon lui, “une très grande incidence sur la juste conduite du jugement humain”. (*Du progrès et de la promotion des savoirs*, tr. M. Le Doeuff, Paris, Gallimard, 1991, p. 176-177).

¹⁷ Tr. p. 47. “Words and phrases must be stretched towards a generality foreign to their ordinary language.” C’est dans ce cadre qu’il faut relire la réforme du langage philosophique ou métaphysique que Whitehead entreprend dans *Process and Reality* – avec sa tentative de créer un idiome métaphysique entièrement nouveau, le *schéma catégorial*, qui exclu du discours métaphysique tous les concepts et les catégories qui avaient jusque là permis la communication entre les esprits. (Cf. Wilbur M. Urban, *Op. Cit.*, p. 305 et beaucoup d’autres références)

¹⁸ *De Aug.*, tr., p. 254.

¹⁹ Tr. p. 47, “ Words and phrases must be stretched towards a generality foreign to their ordinary usage. ”

²⁰ Tr. p. 47, “ [...] such elements of language be stabilized as technicalities [...]. ”

²¹ Il faut bien marquer ici l’originalité de Whitehead par rapport à ses prédécesseurs, comme Hobbes qui considère que “ [...] métaphores et mots ambigus privés de sens sont comme des feux follets, et raisonner à partir d’eux c’est se perdre au milieu d’innombrables absurdités avec leurs cortèges de disputes, de ruptures et de mépris. ” (Hobbes, *Léviathan*, tr. G. Mairet, Paris, Gallimard, 2000, p. 120.) Ce qui n’empêche pas Hobbes, en pleine réminiscence de Bacon d’écrire à la ligne précédente : “ [...] la lumière de l’esprit humain est la clarté des mots, mais grâce à des définitions exactes préalablement débarrassées et lavées de toute ambiguïté : la *raison* est le *pas*, le progrès de la *science* la *route*, et l’avantage du genre humain le *but*. ”

²² Hobbes, *Op. cit.*, p. 97.

²³ Cf. Victor Lowe, *Understanding Whitehead*, Baltimore, J. Hopkins, 1962, p. 314. Relevons aussi ce problème que Whitehead n’aperçoit pas : si le réel est *flux*, peut-il exister une vérité *atemporelle* ?

²⁴ Wilbur M. Urban, *Op. Cit.*, p. 303-304.

²⁵ Cf. Ervin Laszlo, *La Métaphysique de Whitehead : Recherche sur les Prolongements Anthropologiques*, tr. C. Harzic, La Haye, Nijhof, 1970, p. 5.

²⁶ Cf. A. H. Johnson, *Theory of Reality*, Dover, New York, 1953 (1962), p. 95-96, surtout la note 96. Ici Whitehead rejoint Hobbes qui estime que “ [...] l’invention la plus sublime et la plus nécessaire entre toutes reste celle de la PAROLE qui consiste en *noms*, ou *dénominations*, et en leur connexion, par quoi les humains fixent leurs pensées, s’en souviennent quand elles sont passées, et aussi les exposent aux uns et aux autres pour leur utilité mutuelle et la discussion [...] ” (*Op. Cit.*, p. 96.)

²⁷ Cf. Johnson, *Op. Cit.*, note 95.

²⁸ Id., *Ibid.*, note 97.

²⁹ *Op. Cit.*, p. 97-98.

³⁰ H. Bergson, *L’évolution créatrice*, Paris, 1912, p. 328.

³¹ Tr. p. 57. “ [...] the language of literature breaks down precisely at the task of expressing in explicit form the larger generalities – the very generalities which metaphysics seeks to express. ” Le langage idéal serait donc fait largement de verbes, ce qui rendrait le schéma catégoriel essentiellement dynamique.

³² tr. p. 57 : “ [...] philosophy redesigns language in the same way that, in a physical science, pre-existing appliances are redesigned. ”

³³ Cf. Wilbur M. Urban, *Op. Cit.*, p. 304-305.

³⁴ Ainsi que le souligne Ivor Leclerc (*Whitehead's Metaphysics, an introduction exposition*, London/New York, Allen/Macmillan, 1958, p. 61), la logique traditionnelle aristotélicienne exhibait la structure formelle de ce langage d'usage quotidien dans la forme sujet-prédicat de la proposition.

³⁵ *Op. Cit.*, p. 37.

³⁶ W. Mays relève cette assertion sous la plume de Whitehead dans la *Philosophical Review*, 1937, p. 183.

³⁷ É. Benveniste, “Catégories de pensées et catégories de langue”, repris dans *Problèmes de Linguistique générale*, Paris, Gallimard, 1966.

³⁸ Cf. W. Mays, *Op. Cit.*, p. 54.

³⁹ Voici la citation de Mill : “ Un autre préjugé des plus répandus et des plus en crédit, et qui a eu une grande part aux erreurs des anciens en physique, est celui-ci : que les différences dans la nature doivent correspondre à nos distinctions ; que les effets auxquels le langage commun donne des noms différents et range en des classes différentes doivent être de natures différentes et avoir des causes différentes. Ce préjugé [...] caractérise plus particulièrement le premier âge de la science, alors qu'elle ne s'est pas dégagée des entraves des manières de parler courantes. L'empire extraordinaire de ce sophisme chez les philosophes grecs peut s'expliquer par cette circonstance qu'ils ne connaissaient généralement pas d'autre langue que la leur ; d'où il résultait que leurs idées suivaient les combinaisons accidentelles ou arbitraires de cette langue [...] ” (J.-S. Mill, *Système de Logique*, tr. L. Peisse, Paris, 1866, (reprint Mardaga 1988), p. 325.)

⁴⁰ Tr. p. 113 : “ All modern philosophy hinges round the difficulty of describing the world in terms of subject and predicate, substance and quality, particular and universal. The result always does violence to particular experience [...] ”

⁴¹ “ [...] a sound pragmatic defence. But in metaphysics the concept is a sheer error. ” Cf. ici encore Wilbur M. Urban, *Op. Cit.*, p. 306.

⁴² Le point est souligné par Ivor Leclerc *Op. Cit.*, p. 61.

⁴³ tr. p. 51. “ The philosophy of organism is closely allied to Spinoza's scheme of thought. But it differs by the abandonment of the subject-predicate forms of thought, so far as concerns the presupposition that this form is a direct embodiment of the most ultimate characterisation of facts. The result is that the 'substance-quality' concept is avoided ; and that morphological description is replaced by description of dynamic process. ”

⁴⁴ Il faut néanmoins observer que le Dieu omnipercevant de Berkeley garantit la permanence des qualités premières, et qu'en cela la notion de *substance* est préservée.

⁴⁵ Cf. W. Mays, *Op. Cit.*, p. 54.

⁴⁶ Wilbur M. Urban, *Op. Cit.*, p. 309. Avec ce paradoxe que nombreux ont épinglés que, pour s'exprimer de façon intelligible la philosophie de Whitehead doit user les catégories du schéma catégoriel traditionnel. Mais il lui est interdit de le faire, car d'après ses premières prémisses une telle procédure déforme la réalité. (Cf. Urban, *Op. Cit.*, p. 318 ; Lowe, *Op. Cit.*, 1962, p. 356 n. 38 ; Christian, *An Interpretation of Metaphysics*, New Haven, Yale UP, 1959.

⁴⁷ Victor Lowe, *Op. Cit.*, p. 369.

⁴⁸ Littéralement : “ the man with a *white head* [...] ”.

⁴⁹ Dans l'article, *Symbolism*, cité par Victor Lowe, *Op.Cit.*, p. 279 et p. 368.

Le rôle organique des propositions
chez A. N. Whitehead
Ali Benmakhlouf (Nice)

“ **Q**u'est ce qu'une proposition ? Les logiciens allemands comprennent par là l'expression d'une pensée, un groupe de signes audibles ou visibles exprimant une pensée. Mais vous vous pensez que c'est évidemment la pensée elle-même¹ ”. “ J'entends par proposition son sens, non sa valeur de vérité² ”. En 1904, pour Russell, et sous l'influence de Meinong, la proposition est un “ objet complexe ” qui peut être “ l'objet du jugement ou de l'imagination³ ”. Cet objet complexe est fait des choses du monde : le Mont blanc, avec ses neiges, est “ ce qui est réellement asserté dans la proposition “ le Mont blanc est d'une hauteur de plus de 4000 m ”. En 1903, Russell ne considère pas qu'une proposition contienne des mots, “ elle contient les entités indiquées par les mots ”⁴. En évitant de les tenir pour des éléments linguistiques, Russell évite ainsi leur caractère mental ou psychologique.

A partir de 1914, les propositions ne sont plus considérées que comme des symboles complexes : “ une forme de mots qui doit être vraie ou fausse, je l'appellerai *proposition* ”⁵. Elles sont l'expression de faits mais ce “ ne sont pas des noms de faits⁶ ” dans la mesure où à chaque fait correspondent deux propositions, l'une vraie, l'autre fausse, alors qu'un nom ne peut indiquer qu'une chose une. Une proposition est ainsi “ un contenu de croyance ”⁷. Russell distingue entre une proposition exprimée en mots et une proposition qui consiste en images, “ comme règle générale, une proposition-mot ‘signifie’ une proposition-image ”⁸. L'occurrence d'une proposition est “ un fait réel qui a une certaine analogie de structure avec le fait qui la rend vraie ou fausse ” (idem, p. 309).

En partant du passage du *De interpretatione*, 17a, traditionnellement lu comme un passage opérant le partage entre le *logos apophantikos* et ce qui n'est pas soumis au vrai et au faux, on se propose d'abord d'opérer une

lecture d'ouverture maximale d'un tel passage, ouverture du logique sur l'ontologique qui ne touche pas simplement aux réalités visées par les termes engagés dans la proposition, mais à la proposition elle-même, entendue d'abord comme une potentialité qui relève d'un champ d'existence, c'est-à-dire une proposition qui est position d'existence avant d'être discours intérieur ou discours prononcé.

Quand Canguilhem dit : “ c'est un choix qui décide ”, ni conscient, ni nécessairement explicite, il rend compte de ce principe, au fond nietzschéen, d'une décision organique dont Whitehead avait donné l'arrière plan ontologique et Bergson, la dimension vitale. En parlant le langage de Whitehead, nous dirions qu'il ne s'agit pas d'une décision consciente, mais d'une décision organique relative à l'entité en question qui décide pour son être, les entités qui n'existent plus pour leur propre compte sont mortes pour elles-mêmes mais participent à la vie des entités à venir. Montaigne rend bien compte de cette vie après la mort, après avoir cité Sénèque “ Tu demandes où tu seras après la mort ? Où est ce qui est à naître ”, il dit ceci :

Tout ainsi que nature nous fait voir que plusieurs choses mortes ont encore des relations occultes à la vie : le vin s'altère aux caves selon aucunes mutations des saisons de sa vigne ; et la chair de venaison change d'état aux saloirs, et de goût, selon les lois de la chair vive, à ce qu'on dit⁹.

Cette relation “ occulte ” à la vie n'est ni de la magie ni un retour des esprits morts parmi nous. Les exemples de Montaigne comme le vin et le gibier conservé dans du sel indique qu'il s'agit là de pratiques techniques communes. De telles pratiques techniques et vitales supposent la polarité de l'affirmation et de la négation. Une immersion dans la physiologie whiteheadienne nous fournira un angle d'attaque pour prendre la mesure du concept de la négation comme concept de la résistance et de l'obstacle, du “ contraste ” comme dirait Whitehead, et non comme concept simplement logique de l'opposition à une affirmation.

Pour faire de la proposition une modalité de l'existence, avant de la considérer comme une modalité du discours, nous n'aurons pas à envisager le problème de la correspondance ou non entre catégories de langue et catégories de pensée. Il ne suffit pas de dire comme le fait J. St. Mill, longuement cité par Whitehead¹⁰, que la philosophie souffre d'une confiance dans la langue et que ses catégories de pensée ne sont que des catégories linguistiques courantes de telle ou telle langue, il faut aller jusqu'à dire que le langage par nature est indéterminé, non pas au sens où il serait défini et précis mais qu'on manquerait, par moments, et par habitude de pensée, l'adéquation ; c'est bien plutôt que de lui-même, il est

entièrement indéterminé hors contexte, “ le langage au sens usuel est toujours ambigu par rapport à l’exacte proposition qu’il indique ”¹¹. Cette indétermination structurelle du langage est la condition pour avoir un concept ontologique de la proposition.

Une des habitudes de pensée dominante est en effet “ la confiance dans le langage comme expression adéquate des propositions ”¹². La correspondance entre les composantes du langage et les parties d’une proposition n’est qu’un vœu pieux selon Whitehead, vœu ou velléité qui furent au fondement du projet de l’atomisme logique de B. Russell¹³. Par ailleurs, Whitehead souligne qu’il ne suffit pas de dénoncer la confusion entre analyse conceptuelle et analyse du langage ordinaire. Il faut bien plutôt se souvenir de la leçon pragmatiste de Peirce selon laquelle le langage est indéterminé. Whitehead ajoute que cette indétermination a pour raison le fait que “ chaque occurrence présuppose un type systématique d’environnement ”¹⁴. Autrement dit, les mots prononcés, tout en gardant une même référence, demandent que soit restitué l’univers d’entités qui préside à leur émission. Or cela n’est possible que si nous avons “ une connaissance métaphysique complète ”¹⁵ de laquelle dépend donc “ un langage précis ”¹⁶. Si chaque proposition présente un fait, il faut que son analyse complète présente “ le caractère général de l’univers requis pour ce fait ”¹⁷. Le projet whiteheadien n’est donc pas celui d’un achèvement de la science, encore moins est-il celui d’une caractéristique universelle, mais il est celui d’une mise en place d’un schème spéculatif qui donne à la proposition une position d’existence.

Whitehead prend donc ses distances à l’égard de la pratique des logiciens. Selon lui, les propositions ne doivent pas être réduites à des jugements, autrement dit à la “ rigide alternative des logiciens du “ vrai ou faux ” ”¹⁸,

la manière dont la logique ordinaire considère les propositions exprime seulement un aspect restreint de leur rôle dans l’univers, savoir quand elles sont les données du sentir dont les formes subjectives sont des jugements¹⁹.

Cette logique ordinaire inclut aussi bien des gens comme Russell que des gens comme Bradley. Dans les deux cas, ce qui n’a pas été pris en compte c’est le caractère extrêmement rare des situations de jugement. Pour Whitehead, les propositions se réalisent de nombreuses façons différentes et l’une de ces réalisations est le jugement. Aussi ne peut-on réduire toutes les autres réalisations à celle-ci. Les deux exemples cités par Whitehead²⁰ contre cette réduction sont empruntés à la poésie et au chant religieux (Gospels) : dans les deux cas, il ne s’agit aucunement d’une discrimination

entre le vrai et le faux, mais il s'agit d'éléments ayant une valeur de feelings (de sentir), c'est-à-dire visant à une satisfaction.

Les propositions peuvent évoluer sous forme de jugement, mais leur destinée première est d'être des "leures du sentir"²¹, là est leur portée ontologique, "leurre du sentir" signifie que leurs sujets logiques ont une pertinence eu égard au monde actuel. Avant d'être jugement, une proposition est d'abord quelque chose de senti, appréhendé, accepté ou agréé ; ce qui laisse ouvert le cas où d'autres formes subjectives, c'est-à-dire d'autres formes de réalisation que le jugement, viennent déterminer la proposition ; cela peut être "l'horreur, le dégoût, l'indignation"²², mais aussi le soulagement, le plaisir esthétique, l'intention ou le but. Le leurre du sentir est cet état de trouble et d'indétermination où les choses et les faits défilent devant soi²³, sont donc proposés, avant de se fixer par exemple dans l'élément du jugement qui transforme le leurre en critique, et le sentir en décision. Le jugement est la proposition en tant que décision critique. Il n'épuise pas toutes les formes qu'elle peut prendre. Si Whitehead insiste tant sur la proposition comme sentir (*feeling*), c'est pour nous pousser à lire sa métaphysique non pas comme une théorie de la connaissance où le jugement tient la place prédominante, mais comme une théorie unifiée où les dichotomies de la religion et de la science, de la poésie et de la connaissance n'apparaissent plus que comme des incohérences dues à un scepticisme extrême. Le *logos apophantikos* n'est donc pas le paradigme par lequel il faut penser la proposition ; c'est bien un préjugé intellectualiste, mettant en avant le croire et le juger plutôt que le sentir, qui a fait du déclarer un paradigme du proposer. Relire le passage d'Aristote (17 a 5-8) du *Peri Hermenias* à la lumière de l'analyse de Whitehead consiste à donner autant de valeur aux propositions rhétoriques qu'aux images poétiques, les unes comme les autres sont des formes de "satisfaction" au sens de réalisation et d'aboutissement de ces "potentiels impurs" que sont les propositions.

Les propositions sont donc loin d'être de simples expressions ou de simples jugements, ce sont pleinement des catégories existentielles. Certes, elles ont une particularité par rapport aux deux types fondamentaux d'entités que sont les entités actuelles et les objets éternels (la logique traditionnelle aurait dit imparfaitement "sujet" et "prédicat") ; elles n'ont en effet ni la pleine actualité des entités actuelles— qui, hormis Dieu sont toujours situées quelque part—, ni la pure potentialité des objets éternels, c'est-à-dire l'indétermination des universaux. Leur statut est d'être un intermédiaire. C'est pourquoi ce sont "des potentiels impurs". En tant que potentiels, elles nous font entrer

dans la pénombre des faits et conviennent à ce titre parfaitement aux “ alternatives hypothétiques ”²⁴. Mais elles n'ont pas la pureté des potentiels que sont les objets éternels (telle odeur, telle nuance de couleur) car contrairement aux universaux, elles sont situées en un lieu donné par leur sujet logique. Whitehead prévient ainsi l'objection que l'on adresse souvent à la notion de pluralité de mondes : il y manque l'élément indexical qui donne seul un accent réaliste acceptable par le sens commun. Les mondes possibles de David Lewis souffrent de cette absence d'élément indexical. Lewis reconnaît certes qu'il “ y a une infinité de tournures (*ways*) que les choses auraient pu prendre, en plus de la tournure qu'elles prennent effectivement ”²⁵. Ce qui dans le langage de Whitehead met plus l'accent sur les objets éternels que sur les entités actuelles. Or, pour Whitehead, le caractère intermédiaire des propositions, leur aspect impur, sauve le réalisme : l'élément indexical est donné par le sujet logique, le nexus particulier ; “ sans indication, il n'y a pas de proposition parce qu'il n'y a pas (dans ce cas) de particuliers déterminés ”²⁶. L'indication, au sens de ce qui est indexical est une présupposition de la proposition et cette présupposition fait partie de la proposition car dans cette présupposition se trouve le monde actuel de la proposition, “ ainsi vous ne pouvez pas savoir ce qui est rouge simplement en pensant au rouge. Vous pouvez seulement trouver des choses rouges en vous aventurant parmi les expériences physiques dans ce monde actuel ” (256), monde actuel qui fonctionne comme “ un environnement systématique ” (258) pour chaque proposition. Ainsi les ombres qui accompagnent les propositions ne sont pas comme des mondes possibles. Prenons avec Whitehead l'exemple de la proposition “ Socrate est mortel ”. On peut l'interpréter soit comme comprenant un élément indicatif (Socrate) et un élément prédicatif (mortel), soit, en s'inspirant de la théorie des descriptions de Russell, sous la forme d'un élément descriptif qu'on va appeler le socratique et d'un élément prédicatif le mortel. Même dans ce cas nous respectons la nécessité d'indiquer car “ le mot “ socratique ” signifie “ réalisant le prédicat socratique dans la société athénienne ”. Il ne signifie pas “ socratique dans tout monde possible ” ; il ne signifie pas non plus “ socratique quelque part dans ce monde ” : il signifie “ socratique à Athènes ”. Ainsi, “ socratique ”, tel qu'il est ici utilisé, renvoie à la société d'entités actuelles réalisant certaines propriétés systématiques générales²⁷ ”.

La présence d'entités actuelles dans les propositions permet aussi d'attribuer le vrai et le faux à ces propositions : “ une proposition doit être vraie ou fautive. Ainsi une proposition diffère d'un objet éternel vu

qu'aucun objet éternel n'est vrai ou faux. Cette différence entre propositions et objets éternels surgit du fait que la vérité et la fausseté reposent toujours sur une raison. Mais, selon le principe ontologique, une raison est toujours référée à des entités actuelles déterminées²⁸ ". Aussi, ce sont bien les entités actuelles, sujets logiques des propositions, qui nous permettent d'inscrire la vérité et la fausseté dans les propositions. Whitehead prévient là encore une objection qui a pu être adressée à Lewis par Tom Richards en ces termes : " la sémantique des mondes possibles fournit des conditions de vérité pour les énoncés de possibilité [...] telles que, pour tout énoncé donné, il est en général impossible de déterminer si ces conditions sont remplies et donc si l'énoncé est vrai "²⁹. Ainsi, si les mondes possibles ne sont rapportés qu'à la pure possibilité des objets éternels, c'est-à-dire à de pures appréhensions conceptuelles, les conditions de vérité ne trouvent pas où s'arrimer. On comprend dès lors pourquoi, " dans une proposition les sujets logiques sont réduits au statut de nourriture (*food*) pour une possibilité³⁰ ".

Prenons l'exemple de la bataille de Waterloo, cette bataille constitue " le nexus particulier " qui fait que la proposition n'est pas une pure " préhension conceptuelle ". Il y a bien quelque chose de situé quelque part : cette bataille. Mais, " les notions abstraites, exprimant les possibilités d'un autre cours de l'histoire qui aurait pu suivre de cette victoire, importent aux faits qui se sont réellement produits. Ainsi le possible fait partie de notre monde actuel sous la forme d'un complexe pénombre " pour lequel Whitehead n'hésite pas à parler " d'une nouvelle entité " : la proposition. Le sociologue Gabriel Tarde à la fin du XIXe siècle écrivait que " le réel n'est intelligible que comme un cas du possible " et faisait lui aussi une place de choix à des potentialités dans l'ordre de compréhension des phénomènes :

c'est l'observation de la liaison des faits, de leur reproduction semblable dans des circonstances semblables qui a autorisé l'affirmation d'autres faits dans d'autres circonstances non observées [...]. Il y a, pourrait-on dire, par dessus la vie et l'enchaînement des réalités, une vie silencieuse, un enchaînement paisible de possibilités. Cette foule infinie de certitudes conditionnelles qui ne trouveront jamais réunis tous les éléments divers de leur condition, s'avance d'un degré vers l'existence chaque fois qu'un élément nouveau de ce tout complexe vient à se réaliser, ou s'en éloigne d'un degré chaque fois qu'un des éléments déjà réunis vient à périr ; et rien n'est plus agité que le destin de ces ombres peuplant le royaume du vide³¹.

Ces certitudes conditionnelles et ces ombres sont pour Whitehead des propositions. Mais l'ombre n'est pas comme chez Tarde le royaume du vide, elle tient sa réalité de " l'ensemble défini des entités actuelles " qui

jouent le rôle de sujet de la proposition, et elle tient son caractère potentiel de “ l’entrée (ingression) hypothétique d’un ensemble défini d’objets éternels ”³².

Si les propositions ne sont pas des jugements, elles ne sont pas non plus des éléments conscients ; sinon on ne comprendrait pas comment elles sont des leurres. Les propositions ne sont comme chez le Russell de l’atomisme logique l’expression de nos croyances ou nos jugements, mais ce sont “ des leurres objectifs proposés au sentir ”³³. Elles opèrent “ au niveau physique de l’inconscience ”³⁴ comme préhensions positives ou négatives. Ce sont des sentirs non pas pour nous êtres conscients qui pouvons être amenés à prononcer telle ou telle proposition. Dès lors qu’elles sont des entités à part entière, les propositions ne sont pas des énoncés. Ce sont des sentirs pour les entités actuelles qui en sont des sujets, c’est ainsi que se comprend ce niveau physique de l’inconscience où elles grondent : “ quand une entité actuelle appartient au lieu d’une proposition, alors de façon converse la proposition est un élément dans le leurre du sentir de cette entité actuelle ”³⁵.

Son caractère ontologiquement hybride, ni purement actuel, ni purement potentiel, confère à la proposition une dynamique propre qui prend une forme transductive. J’entends par là que les propositions jouent le rôle d’une propagation qui détermine de proche en proche le devenir d’une entité. Selon la réalité en question, cette propagation se fait dans un leurre du sentir où sont systématiquement exclues toutes les contrariétés (ce sont par exemple les objets physiques inorganiques soumis à une vibration), ou bien elle s’accompagne d’une promotion d’un élément dominant qui individualise l’objet en l’orientant vers un fin propre, ou bien encore, et c’est le cas rare de l’apparition de la conscience, la propagation par développement des contrastes. L’exemple donné par Whitehead est celui de la personne qui passe en revue dans son lit les événements de la journée et qui les projette de façon subconsciente sur la pénombre des alternatives ; dans ce cas la personne “ est aussi inconsciemment en train de décider des sentirs de telle manière à maximiser son premier feeling et d’en assurer la propagation au delà son occasion présente et immédiate ”³⁶. La confrontation aux alternatives s’accompagne d’une émergence de la conscience, les propositions participent alors directement à une croissance et à une création qui est une propagation des premiers sentirs compte tenu des nouvelles possibilités. C’est dans cas et dans cas seulement qu’émerge le contraste entre une affirmation et une négation.

Les propositions ainsi entendues participent pleinement à l’avancée créatrice de l’univers. Dès lors qu’elles ne sont plus prises dans la rigide

alternative du vrai et du faux mais bien plutôt dans celle, plus plastique de l'hypothétique, les propositions ne subissent plus la confusion logique entre l'inutile et l'éliminé. Avant d'être vraies ou fausses, elles ont une pertinence et un intérêt qui leur permet d'être inscrites dans une créativité : ce sont des leures qui “ intensifient, atténuent, inhibent ou transmuent³⁷ ” ce qui est senti. Une proposition fautive peut certes être écartée, non pas parce qu'elle ne sert à rien, mais parce que par son élimination, elle indique qu'une autre chose a été décidée et choisie, en un mot, as sentie : “ l'erreur est le prix que nous payons pour le progrès³⁸ ”. Whitehead ne cesse d'insister sur la double valeur d'une décision : celle-ci vaut autant par ce qui est choisi que par ce qui est éliminé. Mais elle n'est jamais première, elle s'origine toujours dans un sentir et procède, pour ce qui est du jugement de façon critique, ce qui permet de dire que “ nous ne commençons jamais par une certitude dogmatique ”³⁹ ; L'éliminé est ce qui aurait pu être et qui par sa possibilité participe à l'unité de l'univers. On ne s'étonnera donc pas de voir Whitehead accorder aux “ préhensions négatives ”, c'est-à-dire aux sentirs qui ne contribuent pas à la constitution formelle d'une entité—en un mot ce que nous écartons—une réelle forme subjective :

les préhensions négatives ont aussi des formes subjectives. Une préhension négative tient son donné comme inopérant dans la concrescence progressive des préhensions, qui constitue l'unité du sujet⁴⁰.

Avec Whitehead, l'assentiment donné aux propositions prend une allure et cosmique et organique. Ce n'est pas directement cette double caractérisation qui nous intéresse ici, il importait d'ouvrir suffisamment le concept de proposition pour faire place à la polysémie de l'assentiment : contentement, assertion, satisfaction, agrément, etc. Nous aurons à revenir (dans la troisième partie) sur la valeur proprement vitale d'un assentiment qui est à la fois choix et élimination et que nous avons appelé “ décision organique ”. Pour l'heure, nous continuerons à interroger les lectures du passage précité du *De Interpretatione* pour rendre compte et de la pertinence logique et de l'unité des acceptions de l'assentiment qui vont de l'agrément poétique à l'assertion du *logos apophantikos*.

Notes

- ¹ Lettre de Frege à Russell du 20 octobre 1902, in G. Frege, *Wissenschaftlicher Briefwechsel*, Hamburg, Felix Meiner, 1976, p. 231.
- ² Lettre de Russell à Frege du 12-12-1902, in Frege, *Op. cit.*, p. 233.
- ³ Lettre de Russell à Frege du 24-05-1903, in Frege, *Op. cit.*, p. 242.
- ⁴ B. Russell, *The principles of mathematics*, §51, tr.fr., Puf, p. 79.
- ⁵ B. Russell, *Logic as the essence of philosophy*, in *Our knowledge of external world (OKEW)*, Londres, Routledge, p. 62.
- ⁶ B. Russell, *The Philosophy of Logical Atomism (PLA)*, p. 187, in B. Russell, *Logic and knowledge, essays 1901-1950*, ed. by R. C. Marsh, New York, 1956, tr. fr., p. 346.
- ⁷ B. Russell, *PLA*, p. 308.
- ⁸ Idem, p. 308.
- ⁹ Montaigne, *Essais*, Livre 1, ch.3, in *Œuvres complètes*, Seuil, p. 26.
- ¹⁰ A. N. Whitehead, *Process and Reality (PR)*, p. 11, tr. fr. 58. Whitehead cite Mill : “ Ils [les Grecs] avaient beaucoup de difficulté à différencier les choses que leur langue confondaient, et à réunir mentalement celles qu'elle distinguait, et ne pouvaient qu'avec peine rassembler les objets en d'autres classes que celles établies par les manières de parler populaires [...] ils pensaient qu'ils pouvaient acquérir la connaissance des faits en déterminant le sens des mots ”.
- ¹¹ PR, p. 264.
- ¹² Elle figure en position-deux.
- ¹³ B. Russell, *The philosophy of logical atomism*, in *Bertrand Russell Logic and knowledge, Essays, 1901-1950*, ed. by Robert C. Marsh, 1956, tr. fr. in J. M. Roy, *Ecrits de logique philosophique*, Epiméthée, 1992. Voir aussi A. Benmakhlouf, *Bertrand Russell, l'atomisme logique*, Puf, 1996.
- ¹⁴ PR, p. 12.
- ¹⁵ Ibidem.
- ¹⁶ Ibidem.
- ¹⁷ Idem, p. 11.

¹⁸ Ibidem.

¹⁹ Idem, p. 25.

²⁰ PR, p. 185.

²¹ Ibidem.

²² Ibidem.

²³ PR : “ Qui, au moment de se coucher, passe consciemment en revue les événements de la journée, les projette de manière subconsciente sur la masse confuse des autres événements possibles situés dans la pénombre ”, p. 187.

²⁴ PR, p. 185.

²⁵ D. Lewis, *Counterfactuals*, Oxford, Blackwell, 1973, deuxième édition 2001, p. 84.

²⁶ PR, p. 194.

²⁷ PR, p. 265.

²⁸ PR, p. 257.

²⁹ Cité par Lewis, *On the Plurality of worlds*, Oxford Blackwell 1986, réimp. 2001, p. 108.

³⁰ PR, p. 258.

³¹ G. Tarde, *La logique sociale*, Rééd., synthélabo, les empêcheurs de penser en rond, 1999, p. 255-56.

³² PR, p. 186.

³³ PR, p. 187.

³⁴ PR, p. 186.

³⁵ Ibidem.

³⁶ PR, p. 187.

³⁷ PR, p. 263.

³⁸ PR, p. 187.

³⁹ PR, p. 264.

⁴⁰ PR, p. 23.